

Une conteuse sur le terrain...

Arleen Thibault

Number 150, Summer 2008

Le conte et la légende au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thibault, A. (2008). Une conteuse sur le terrain.... *Québec français*, (150), 36–38.

Une conteuse sur le terrain...

PAR ARLEEN THIBAUT*



Je n'ai pas de mythologie particulière ; je ne suis née ni de la fesse d'un dieu ni de la bouche d'une sorcière. Je ne suis ni la fille d'un violoneux ni la petite-fille d'une conteuse de village. J'ai grandi sur un boulevard en périphérie de la ville de Québec. La découverte de mes goûts pour les arts s'est faite surtout grâce au milieu scolaire dans lequel j'ai évolué. Celui du conte est né au retour d'une visite au musée, un après-midi alors que j'avais huit ou neuf ans. Notre enseignante nous demandant de résumer l'histoire du violon magique présentée durant l'après-midi, j'avais décidé de lever ma main. Surprise de ma propre audace, j'avais vite oublié la question. Je pensais au plaisir que j'avais eu à entendre l'histoire et aussi celui de pouvoir maintenant la transmettre. Je fouillais dans ma mémoire pour retrouver les différents épisodes et surtout les ambiances. Moi qui ne parlais jamais en classe, je sentais une force me prendre, comme un vent dans les voiles. Je voulais faire vivre chaque moment à mes camarades de classe, leur livrer tous les plus beaux détails. Aujourd'hui encore la même chose se produit. Je suis conteuse professionnelle depuis plus de sept ans et je suis poussée par ce même élan, celui de vouloir faire sentir aux autres le beau, le vrai, le drôle, de faire crépiter une force de parole qui rassemble les gens comme un feu.

Remplir son baluchon

Je suis arrivée au métier tout juste comme le renouveau du conte au Québec prenait son envol. J'ai ainsi rapidement eu la chance de conter aux côtés des Jocelyn Bérubé, Michel Faubert, Fred Pellerin et d'autres conteurs d'ici et de partout à travers le monde, dans une

foule de festivals et de lieux de conte du Québec. J'ai également eu l'occasion d'être invitée un peu partout dans la francophonie canadienne et internationale, et ce, de la France jusqu'en Afrique. Comme il n'y a pas au Québec d'« école du conte », chaque conteur y va de ses propres expériences, en forgeant son art souvent en autodidacte, parfois en suivant des ateliers. Pour ma part, j'ai une formation universitaire en théâtre et en création littéraire. J'ai aussi gravité dans les milieux traditionnels, surtout avec la troupe de danse folklorique *La Manikoutaï*, dont j'ai fait partie pendant dix ans. J'ai suivi quelques ateliers, mais je suis autodidacte.

Certains conteurs sont discrets quand il s'agit de parler de leur façon de travailler ; moi, j'ai toujours besoin de m'exprimer sur le sujet, de m'interroger sur la pratique, de la comprendre. Je crois que c'est ce qui m'a amenée à m'impliquer aussi rapidement au sein du Cercle des conteurs de Québec d'abord comme membre puis, pendant quatre ans, à titre de présidente. Il existe au Québec une dizaine de petits groupes de ce genre, réunissant conteurs amateurs et professionnels, la formule variant selon les objectifs établis par chaque Cercle. À Québec, les deux ethnologues qui l'ont fondé ont choisi de valoriser un lieu d'échange et de mise en pratique du conte oral dans le cadre de rencontres en petits groupes et de veillées ouvertes au public, deux fois l'an. J'ai ainsi pu profiter du savoir d'ethnologues, de conteurs et d'artistes de tous genres, en plus de recevoir et de donner de la critique. J'y ai trouvé un laboratoire pour « casser » mes nouveaux contes et essayer différents répertoires tout en perfectionnant mes compétences d'animatrice avec de petits exercices et ateliers de formation. Durant cette période, j'acceptais aussi de plus en plus de commandes diverses et parfois farfelues d'où me sont certainement parvenus mes savoirs les plus riches.

Répondre aux demandes

Les demandes les plus surprenantes viennent la plupart du temps des particuliers. On donne au conteur une foule de chapeaux. On lui fait occuper la place du clown d'anniversaire, du maître de cérémonie, de l'humoriste, de l'animateur, du comédien. Certes, le conteur peut s'adapter à beaucoup de contextes, mais il se greffe à ces rôles toutes sortes d'attentes difficilement réalisables ou qui ne cadrent pas toujours avec le travail du conteur (créer en deux jours un conte qui relate la vie de la personne fêtée ou le thème de la soirée ; se trouver à pied levé un costume médiéval, de bûcheron, de sorcière ; prendre la peau d'un personnage avec un accent...). Or, ce qui me touche dans toutes ces commandes, c'est le rêve qui les porte, ce qu'on a imaginé pour créer un moment unique, magique, voire sacré. Selon le contexte, j'accepte parfois de porter un costume. Sans me lancer dans une nouvelle création, qui serait trop coûteuse la plupart du temps, j'adapte mes contes, rebaptise un personnage, change un épisode pour répondre au thème, intègre la demande à du matériel que je possède bien et qui, je sais, saura plaire à l'auditoire et répondre au contexte. C'est ainsi que je me suis

retrouvée à conter pour des galas, concerts, hommages, mariages, fêtes d'organismes, de famille, d'amis, partys de bureau et encore.

Il arrive que des commandes permettent d'entrer dans la création de nouvelles histoires, soit parce que le défi est stimulant, soit parce que les conditions y sont favorables. Je pense à un défi lancé par le festival *Contes et plaintes*, qui m'avait amenée à participer à une joute de contes. Nous avons quatre mois pour créer trois contes sur des thèmes choisis par l'équipe du festival. Le jeu consistait à piger deux conteurs devant s'affronter sur les mêmes thèmes, le public votant à l'aide de cartons. L'expérience m'a permis d'accoucher d'une histoire que j'ai pu ajouter à mon répertoire, tout comme le conte « Le pont du diable », que j'ai travaillé grâce au défi que m'avait présenté le festival *Bouche à oreille* en 2005. Ce projet réunissait six conteurs jumelés chacun à un vidéaste. On demandait aux conteurs de faire un traitement relativement traditionnel d'un conte québécois, tandis que les vidéastes illustraient les mêmes contes de façon contemporaine et urbaine. La superposition de la parole conteuse au vidéo – et cela en improvisation, accompagnée d'un violoneux et d'un performeur en musique actuelle – donna le spectacle « 666, contes de diable » présenté devant 300 personnes au Kola Note à Montréal en 2006 puis, plus tard, au livre-disque *Il faut tenter le diable*, publié chez Planète Rebelle.

Choisir et travailler ses contes

Les trois quarts de mon répertoire ont trouvé leurs origines dans les bibliothèques. Mais attention, aucun de ces contes n'a été gardé tel qu'il a été trouvé dans le livre. L'adaptation orale d'un conte est une tâche qui engage autant de temps que la création d'une nouvelle histoire. Lorsque je repère un conte qui m'intéresse, je le relis plusieurs fois, je le porte, l'ingère et le recrée. Parfois, j'effectue des recherches dans Internet pour le comparer avec des versions d'autres cultures. Je laisse de côté les contes d'auteurs contemporains qui exigeraient des droits et je me concentre sur les recueils créés à partir de collectage et de leurs dérivés. Je fais aussi des razzias dans les rayons pour enfants. Je m'intéresse à tout : contes de sagesse, de peur, des origines, facétieux, et ce, partout dans le monde.

J'ai tout de même un faible pour les contes québécois, à cause de l'esprit de la « veillée » qui s'y greffe. Si j'ai une mission de sauvegarde du patrimoine, elle se situe à ce point de vue. On a une façon bien à nous de « fêter » à travers nos histoires comme dans nos chansons traditionnelles, une sorte de rire qui cherche à taquiner un lien de bon voisinage. Plus j'arrive à créer cette ambiance tôt avec le public, plus les histoires qui suivent, même les plus dramatiques, renforcent cette complicité qui nous soude, nous soulève. Bien entrer dans ce genre de conte, c'est donner, avec les mots, une chaise, une couverture, un breuvage chaud, avoir pour le public le regard de celui qui reconnaît les siens et donne à chacun la place qui lui revient. L'esprit d'un spectacle est un élément très important à considérer dans le travail d'adaptation. C'est un équilibre à sentir.

Créer ses propres contes

J'aime l'humour et l'humain. J'ai écrit et conté une série de contes poétiques sur le thème du fleuve et de ses origines, des contes absurdes, comme « La chasse à la galerie », véritable traité de chasse pour s'attraper un *back* de galerie sauvage, le « Cul de sac », hommage au derrière d'un homme sage coincé à jamais au

bout des chemins et, plus récemment, des contes contemporains sur la détresse et le sentiment de solitude contemporains, dont le plus populaire est « Le pouvoir infini du câble ». J'explore différents styles qui me permettent d'aborder également plusieurs auditoires. C'est une démarche assez contemporaine de créer son propre répertoire. Je suis impressionnée par le travail des ethnologues et des conteurs qui ont la chance de puiser leurs histoires à la bouche des vieux, à la tradition orale même, qui ont à cœur de sauvegarder la mémoire, avant que les derniers de ces contes ne s'éteignent.

Le processus créateur

Mon processus se divise *grosso modo* en quatre étapes. La première phase, l'**inspiration**, est celle où je prends contact à la fois avec moi-même, ce que je porte, aimerais dire, et avec les objets ou idées qui constituent mes sources de création. Chez moi, je relis des contes, des poèmes et j'écoute de la musique. Je me raconte aussi un peu à moi-même. Je suis prête à passer à l'étape de l'**exploration**. Chaque création exige son type de recherche. Je peux me donner toutes sortes de contraintes : le pastiche de style ou de thème, l'écriture automatique, la création à partir d'images, d'objets, d'articles de journaux.

Une fois tous ces trésors collectés, on s'oriente vers la **construction** du conte. C'est l'étape qui demande le plus de talent et de métier et qui m'a donné le plus de fil à retordre à mes débuts. Il faut bien encadrer les élèves parce que c'est à cette étape que l'enthousiasme peut retomber. Avec les plus vieux, je fais plusieurs suggestions, je compare avec des contes connus ou avec celui que je viens de leur raconter. Avec les plus jeunes, j'impose souvent des structures de récit. Mais la création ne peut atteindre sa maturité qu'après avoir largement exploré l'étape de la **représentation**, c'est-à-dire une fois que l'histoire a été racontée et racontée encore. La parole sent son auditoire, prend des raccourcis, comprend souvent plus rapidement que l'écrit ce qu'il faut garder et ce qu'il faut donner, et l'histoire se raffine ainsi au fur et à mesure des spectacles jusqu'à sa forme la plus efficace, la plus percutante.

Maîtriser deux langues

Je passe souvent par l'écrit pour développer un conte, mais cela ne veut pas dire que je compose des textes littéraires. Je tente simplement d'écrire comme je parle. Pour cette raison, je suis confrontée à une foule de questions. J'ai eu l'occasion l'automne dernier d'approfondir davantage le sujet avec une classe de littérature au Cégep de Thetford grâce à un atelier qu'on m'avait demandé d'animer sur l'adaptation de contes littéraires à l'oral. J'ai travaillé avec l'auditoire quelques notions de base, dont les temps des verbes et la transformation des expressions littéraires ou trop conceptuelles en expressions orales. Il fallait voir l'inquiétude se dessiner sur le visage des élèves. Ils avaient l'impression de commettre un véritable sacrilège en remplaçant les phrases d'un conte littéraire par leurs expressions populaires, comme si on leur demandait de balayer d'un coup tous les efforts qu'ils ont mis depuis des années à corriger leur langue écrite. J'ai tenté de leur faire valoir tout ce qu'ils pourraient aussi acquérir sur le plan de l'expression orale, la force de pouvoir en quelque sorte bien posséder ces deux « langues ». Car c'est tout un travail de s'approcher de sa parole, de son naturel, de ce qu'on est, finalement, et pourtant, c'est tellement utile de savoir s'exprimer !

Prendre le chemin de l'autre

Mieux j'évalue le contexte, plus j'ai de souplesse et de « trucs » dans mon sac, et plus j'ai de chance de trouver le bon chemin pour atteindre mon auditoire. On ne peut pas appliquer de recette qui soit toujours gagnante pour tel ou tel type de public, mais il y a tout de même certaines constantes, dont on peut tenir compte lorsqu'on se prépare à conter pour un auditoire cible.

Chez les adultes, les salles de spectacles, musées, bibliothèques attirent souvent des auditoires peu démonstratifs, mais très attentifs et cultivés. J'en profite pour jouer avec les silences, donner plus de finesse à l'interprétation et oser la poésie. Alors que dans d'autres contextes beaucoup plus dynamiques, les restos, bars, scènes extérieures, feux de camps, randonnées, j'improviserai mes entrées en matière, intègre les trouble-fêtes et change à pied-levé le choix de mes contes. Beaucoup de personnes âgées participent à ces divers spectacles. Elles sont généralement friandes de contes traditionnels, mais aussi amusées par l'audace des contes contemporains.

Poursuivre l'aventure...

Enfin, c'est toute une aventure humaine de conter et de comprendre l'autre. Cela touche aussi aux enjeux de la langue et de l'identité. Il y a aussi les questions de ce qu'il y a à communiquer, de comment et pourquoi le faire aujourd'hui, de répondre aux demandes tout en offrant d'en découvrir plus. C'est encore à défricher, à faire connaître. Lorsque je me retrouve dans les écoles pour des spectacles ou des ateliers, que je pense aux artistes que nous avons reçus en classe quand j'étais toute petite, je me dis que j'aurais pu devenir bien autre chose. Au fond, ce n'est pas tant mon métier que j'ai découvert ce jour où j'ai conté pour la première fois à l'école – la révélation s'est produite beaucoup plus tard – mais une partie de moi-même. L'importance de mettre les jeunes en contact avec la culture ne se rattache pas tant, pour moi, au souci de faire émerger du milieu scolaire les artistes en devenir – bien que cela ne soit pas un effet négligeable – mais à la possibilité d'offrir à tous une occasion de voir autre chose, d'ouvrir une brèche sur des territoires inconnus et, à travers cela, la chance de se découvrir. C'est le plus beau cadeau que peuvent apporter les enseignants à leurs jeunes : leur donner des occasions d'audace, de sentir leur force, de mesurer leur cœur... Sur le terrain des contes, croyez-moi, j'en vois des pousses vertes – et partout à part de ça –, car il n'y a pas d'âge pour se rencontrer soi-même. □

* Conteuse professionnelle.



Dans le temps, même les blancs de mémoire étaient en couleur. Ça a bien changé ! Aujourd'hui, les gens sont oublieux. Le passé disparaît à mesure que le présent se déroule. On cueille l'instant avant qu'il soit mûr, puis on pile sur les tiges de la tradition. C'est rendu qu'on coupe même les racines qui nous retiennent au sol.

Ma grand-mère disait que ça prend des racines profondes pour que le tronc monte jusqu'au ciel.

Fred Pellerin, « La mémoire », *Dans mon village, il y a belle Lurette...*, 2001.